

Les enfants de la rue à Libreville : quel avenir ?

Dr Judith Rachel RENAMY ZIZA SOUGOU
Chargée de recherche CAMES

Psychologue du Travail,
Laboratoire de Recherche sur les Espaces de Travail,
les Identités et le Changement Social (LARETICS/IRSH)

Introduction

Le rapport, initié par l'UNICEF en 1992 et paru sous le titre *La situation des enfants dans le monde 2000*, dresse un tableau des conditions de vie des enfants à la fin du XXe siècle et lance un appel pressant à la Communauté internationale afin qu'elle intervienne pour faire respecter les droits de chaque enfant, partout dans le monde. Ainsi, pour Koffi A. Annan, Secrétaire Général de l'Organisation des Nations Unies (1997-2006),

il n'est pas de pacte plus sacré que celui que le monde a avec les enfants. Il n'est pas de tâche plus noble que celle de garantir le respect de leurs droits, protéger leur bien-être, leur permettre de grandir à l'abri de la peur et de la misère dans un climat de paix.

Cette citation éveille notre réflexion et nous conduit à interroger la situation des enfants de la rue de Libreville, considérés comme des «enfants abandonnés» dans le cadre de l'environnement gabonais.

Dans la présente note, nous décrivons, dans un premier temps, le milieu dans lequel ces enfants évoluent. Dans un second temps, nous mettons en exergue les spécificités des enfants de la rue dans le contexte gabonais.

1 – L'univers des enfants de la rue

La rue est un espace de circulation et de communication. C'est un milieu d'échanges qui, suivant les circonstances, peut se transformer de lieu où l'on passe en lieu d'habitation. Elle a la particularité d'abriter une fraction de la population citadine regroupant les mendiants, les vagabonds, les vendeurs à la sauvette, les musiciens ambulants, etc., auxquels s'ajoutent tous ceux qui utilisent l'espace urbain pour exercer des activités lucratives habituellement rassemblées sous la terminologie de «petits métiers».

Concernant précisément les enfants, l'investissement de la voie publique par cette catégorie de la population n'est pas un phénomène nouveau. En effet, des auteurs comme Charles Dickens et Victor Hugo relevaient déjà ce fait dans l'Europe des XVIIIe et XIXe siècles au travers de personnages romanesques, notamment Olivier Twist pour le premier et Gavroche pour le second. Le thème de l'enfance malheureuse et de l'attrait exercé par la rue sur les enfants reste actuel dans la littérature nord-américaine de la même période : Tom Sawyer et Huck-Leberry Fynn de Mark Twain.

Le phénomène de vie et de survie dans la rue, un phénomène universel, a fait l'objet d'un Forum consacré aux pays d'Amérique latine (cf. Forum d'Idées, UNICEF, 1985). Celui-ci a retenu la nécessité, entre autres, d'une différenciation à établir entre les diverses catégories d'enfants et de jeunes concernés.

La première catégorie, celle des *Enfants dans la rue* (cf. Poitou 1985), loin d'être la plus importante, se compose principalement d'enfants qui travaillent et qui entretiennent encore des relations plus ou moins régulières avec leur foyer familial. Un grand nombre d'entre eux vont à l'école ; la plupart rentrent chez eux après la journée de travail ; et ils ont presque tous le sentiment d'appartenir à la communauté au sein de laquelle ils habitent.

La seconde catégorie, constituée d'«*Enfants de la rue*» proprement dits, considèrent la rue comme leur foyer. C'est là qu'ils cherchent un abri et de quoi manger. Leurs compagnons leur donnent un sens de la famille. Leurs rapports avec leur famille deviennent lointains et ils s'y rendent rarement dans leur foyer (Chazal, 1979).

La troisième catégorie, constituée par les «Enfants abandonnés», peut être assimilable à la seconde. Ces enfants vivent en effet presque de la même manière que les enfants de la rue. Cependant, ayant rompu toutes relations avec leur famille biologique, ils ne dépendent que d'eux-mêmes tant sur le plan de la survie matérielle que de leur survie psychologique.

2. Cas spécifiques de l'environnement gabonais

2. 1. Problématique des enfants de la rue

Dans le contexte de précarité économique caractérisant la vie urbaine au Gabon, l'exode rural et l'urbanisation massive ont induit les difficultés de logement, la multiplication des taudis ou bidonvilles et l'éclatement de la cellule familiale. L'enfant, particulièrement marqué par des conditions économiques défavorables et l'histoire familiale, frustré par le manque de satisfaction de ses besoins, ne rêve que d'évasion.

Selon les témoignages recueillis au cours de notre enquête auprès de six (6) personnes contactées, devenues adultes et ayant grandi dans la Capitale gabonaise, les souvenirs de leurs expériences dans la rue durant leur enfance se traduisent en termes de «débrouillardise». Pour se détourner de l'ennui des périodes de vacances scolaires, ces enfants se livraient à des activités s'inscrivant dans une perspective de distraction. Elles vendaient le fruit de leur expédition (poisson, noix de coco et autres fruits exotiques) pour se procurer de l'argent qui servait pour la bande. Ce numéraire était destiné à organiser des «parties» (des soirées récréatives par exemple) ou d'autres loisirs collectifs ou encore à préparer la rentrée scolaire.

Mais aujourd'hui, les données ont changé. Ainsi, en parcourant les rues de Libreville, on découvre des noix de

coco, des fagots de bois, des fruits de badamiers mis en bouteilles, des bouquets de fleurs, des chiots et même des objets d'art exposés le long du trottoir. Ce sont des enfants (et parfois des personnes âgées) qui se livrent à ce commerce occasionnel. D'autres enfants se lèvent tôt pour envahir les lieux publics : Aéroport, gare routière, Poste, Magasins, ministères, etc. Ils y guettent les clients pour leur offrir divers services (exemple : laver les parebrises de voitures, pousser les chariots contenant des provisions, surveiller les voitures en stationnement). Ils restent sur ces lieux pendant toute la journée jusqu'à la fermeture. Alors que certains rentrent chez eux, d'autres en revanche sont en permanence dans la rue. Ils dorment dans des endroits précaires : vieilles voitures, bâtiments et/ou maisons abandonné(e)s, sous des ponts, sous les tables d'étalage des commerçantes au marché...

Ces enfants, qui peuvent être qualifiés de *petits mendiants loqueteux* selon Pirenne (1990 : 3), sont identifiables par la misère qui les caractérise. Ils vivent dans des conditions d'hygiène corporelle, vestimentaire et alimentaire déplorables.

Mais d'où viennent ces enfants ? Pourquoi sont-ils dans la rue ? Qui sont-ils ? Comment vivent-ils ?

2. 2. Activités des enfants de la rue à Libreville

À partir des observations sur la vie quotidienne et de dix (10) entretiens menés auprès de quelques enfants de la rue indiquent qu'à Libreville, ces enfants de la rue sont essentiellement des sujets de sexe masculin âgés de 8 à 20 ans. Leur caractéristique commune est de partager les expériences de vie et de survie dans la rue. Les facteurs qui participent à ce phénomène sont l'exode rural, l'immigration, la déscolarisation, la rupture familiale, le chômage des parents, la pauvreté des parents et le développement anarchique de l'urbanisation. La plupart des enfants rencontrés sont issus de familles monoparentales où la mère est cheffe de famille. Ces enfants n'ont aucune activité fixe. Aux alentours des grands magasins, on les retrouve avant leur ouverture, à l'affût des premiers clients. Ces derniers sont abordés avec courtoisie, mais surtout avec obstination. Certains proposent de porter les sachets de provisions, de pousser les chariots, de garder ou laver les voitures des clients en contrepartie de quelques pièces de monnaie. D'autres préfèrent vendre des objets d'art (statuettes en bois ou en pierre de *Mbigon*) ou des bouquets de fleurs. Ceux qui sont présents à la gare routière constituent des «boys-chauffeurs» pour les taxis-bus. À l'aéroport de Libreville, ces enfants font office de «porteurs de bagages» des voyageurs du parking à la salle d'enregistrement et vice-versa. La finalité de toutes ces activités demeure la rémunération financière. Suivant la période du mois, ce revenu oscille entre 500 et 8000 FCFA par jour. Le «portage» et la vente d'objets d'art se placent en tête des activités les plus rémunératrices. L'argent ainsi gagné est investi dans la satisfaction des besoins divers. Se nourrir

et se vêtir représentent les premiers soucis de ces enfants livrés à la rue.

Conclusion

Les «enfants de la rue» n'ont aucun avenir si l'on ne prend pas soin d'eux. Il serait judicieux que les services compétents effectuent leur travail afin d'assurer à ces enfants une meilleure santé et un mieux-être. Pour éviter à ces enfants de ruiner leurs vies, ils doivent, par exemple, être envoyés dans des structures adaptées où ils peuvent se sentir en sécurité, vivre dans un endroit propre avec des aliments hygiéniques à manger.

Bibliographie

- Chanzal, J. (1979), *L'enfance délinquante*, Paris, PUF.
 Lettre de la rue (1990), *Bulletin de suivi des activités «jeunes de la rue»* *Enda Tiers-Monde*, n° 6 mars. Dakar.
 Pirenne, J. (1990), Mes fils de la rue à Addis-Abeba. *Union du lundi 30 avril et mardi 1^{er} mai*, 3-5.
 Poitou, D. (1985), La rue squattée en Afrique. *Annales de la Recherche Urbaine*, n° du 27 juillet.
 Rapport (1987), Forum d'idées, *UNICEF*, n° 18.
 Rapport (1992), La situation des enfants dans le monde «2000», *UNICEF*.